



HAL
open science

L'évolution du financement de l'archéologie en Languedoc : les exemples de Nîmes et sa région et de l'oppidum d'Ensérune

Réjane Roure

► **To cite this version:**

Réjane Roure. L'évolution du financement de l'archéologie en Languedoc : les exemples de Nîmes et sa région et de l'oppidum d'Ensérune. *Les Nouvelles de l'archéologie*, 2013, Financement et réglementation étatique de la pratique de l'archéologie (fin XIXe – XXe siècle), 133, p. 48-52. 10.4000/nda.2154 . hal-02073767

HAL Id: hal-02073767

<https://hal.science/hal-02073767>

Submitted on 19 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'évolution du financement de l'archéologie en Languedoc : les exemples de Nîmes et sa région et de l'oppidum d'Ensérune

Réjane Roure



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/nda/2154>

DOI : 10.4000/nda.2154

ISBN : 978-2-7351-1678-2

ISSN : 2425-1941

Éditeur

Editions de la maison des sciences de l'homme

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2013

Pagination : 48-52

ISBN : 978-2-7351-1644-7

ISSN : 0242-7702

Ce document vous est offert par Bibliothèque Interuniversitaire de Montpellier



Référence électronique

Réjane Roure, « L'évolution du financement de l'archéologie en Languedoc : les exemples de Nîmes et sa région et de l'oppidum d'Ensérune », *Les nouvelles de l'archéologie* [En ligne], 133 | 2013, mis en ligne le 01 janvier 2016, consulté le 22 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/nda/2154> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/nda.2154>

Ce document a été généré automatiquement le 22 janvier 2021.

© FMSH

L'évolution du financement de l'archéologie en Languedoc : les exemples de Nîmes et sa région et de l'oppidum d'Ensérune

Réjane Roure

- 1 Les informations concernant le financement de l'archéologie sont relativement rares dans les publications, mais pas totalement absentes ; certains cas sont bien documentés, même s'il reste souvent de nombreux fils à tirer pour dénouer les cordons de la bourse. Loin de prétendre à une synthèse complète qui nécessiterait des investigations poussées, je m'attacherai dans cet article à deux cas d'étude : l'activité archéologique autour de Nîmes (Gard) et les fouilles d'Ensérune (Hérault), avec un rapide *excursus* sur les fouilles de Mailhac (Aude), qui représentent les trois principales zones d'activité archéologique en Languedoc entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle.
- 2 De façon générale, le Languedoc s'inscrit dans un schéma très classique puisque les premières fouilles sont conduites par des notables, des instituteurs et des ecclésiastiques. L'épigraphiste et botaniste nîmois Jean François Séguier (1703-1784), Paul Cazalis de Fondouce (1836-1931), membre fondateur de la Société préhistorique française et son délégué pour le département de l'Hérault, ou Félix Mouret (1861-?), premier archéologue de l'oppidum d'Ensérune, sont suffisamment fortunés pour financer eux-mêmes leurs activités scientifiques. Devenu conservateur du musée archéologique de Nîmes, l'instituteur Félix Mazauric (1868-1919), spéléologue et archéologue amateur, continue à entretenir le formidable maillage territorial constitué par son réseau d'informateurs, c'est-à-dire ses anciens collègues du Gard. À Ensérune, l'abbé Gineis, curé de Montady, invente le site en 1860 ; l'abbé Louis Sigal (1877-1945) devient directeur des fouilles et conservateur du musée en 1928 ; l'abbé Joseph Giry (1905-2002), curé de Nissan et de Poilhes, assiste le directeur des Antiquités préhistoriques sur le terrain à partir de 1945. Parallèlement, dans le Gard et l'Hérault protestants, plusieurs pasteurs se passionnent pour le passé de la région. À la fin du

XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e siècle, l'archéologie du Languedoc est donc principalement l'affaire de la trilogie habituelle, à laquelle on doit ajouter comme ailleurs les passionnés. Les universitaires viendront dans un deuxième temps, avant que ne s'ouvre l'époque de la professionnalisation de l'archéologie.

Nîmes et sa région

- 3 Fondée en 1682, l'Académie de Nîmes réunit notables et érudits pour diverses activités dont quelques-unes intéressent le patrimoine. Jean-François Séguier lui a fait don de toutes ses collections et de sa maison. Celle-ci devait au départ être vendue pour des œuvres charitables mais finalement, l'évêque paya l'équivalent « de ses deniers » pour que l'Académie puisse abriter ses activités, ses bibliothèques et ses collections dans la demeure (*L'Académie de Nîmes* 1982 : 17).
- 4 En 1804 et 1805, l'Académie réalise l'index général des inscriptions antiques de Séguier ; elle recense les inscriptions et statues découvertes dans la ville puis finance, entre 1809 et 1812, le dégagement des Arènes de Nîmes, encombrées par les nombreuses maisons construites entre ses murs – au sens propre – au Moyen Âge.
- 5 En application de la circulaire du 8 avril 1819 du ministre de l'Intérieur, qui invite les préfets « à faire faire la recherche et la description des antiquités existantes dans leurs départements respectifs », le préfet du Gard obtient 10 000 F du Conseil général et demande aux académiciens, en lesquels il voit « des personnes qui puissent et veillent se charger du travail important demandé par le gouvernement », de bien vouloir assurer cette mission (*Académie de Nîmes* 1982 : 69).
- 6 La seconde moitié du XIX^e siècle est marquée par plusieurs grandes figures d'archéologues (Veyrac 1996). Né à Nîmes dans une famille commerçante, Auguste Pelet (1785-1865) a fait ses études à l'École centrale puis à Genève, où il est devenu l'ami de François Guizot (1787-1874). Aidé de Stanislas Victor Grangent (1769-1843), il étudie les monuments nîmois puis complète ses recherches par des voyages sur plusieurs sites antiques. À Nîmes, il intervient autour de la Maison Carrée (1822), du Temple de Diane (1832) et du Jardin de la Fontaine, sur le site du petit théâtre, puis fouille l'amphithéâtre (1838) et la porte d'Auguste (1849). Nommé Inspecteur des Monuments historiques en mai 1840, il constate toutes les découvertes faites dans la région et les signale par des communiqués ou des études publiés dans les *Mémoires de l'Académie du Gard* – à laquelle il a adhéré le 30 mai 1829 et dont il est trésorier. Il a réalisé par ailleurs de nombreuses maquettes en liège des monuments antiques de Nîmes, du Gard, et même d'Italie, qui constituent des documents d'archives extrêmement précieux sur l'état de tous ces bâtiments dans la première moitié du XIX^e siècle.
- 7 Henry Revoil (1822-1902), architecte et historien, assure son relais pour la surveillance des découvertes archéologiques. Nommé en 1850 architecte des Monuments historiques puis architecte diocésain de Montpellier, Nîmes, Aix et Fréjus, il restaure surtout des églises mais entreprend aussi des fouilles importantes aux Arènes.
- 8 Après des études à Paris, Eugène Germer-Durand (1812-1880) enseigne à Montpellier et à Nîmes. Membre de l'Académie du Gard depuis 1854, il s'implique également dans de nombreuses autres sociétés savantes locales ou nationales – la Société littéraire et scientifique d'Alais, la Société archéologique de Montpellier, le Comité de l'art chrétien ou le Comité des travaux historiques de France dont il est membre non résident. En

1868, la ville de Nîmes lui confie la direction de sa bibliothèque et du musée épigraphique. Bien qu'il n'ait ni l'envergure ni les connaissances encyclopédiques des antiquaires Nicolas Claude Fabri de Peiresc (1580-1637) ou Jean-François Séguier, pour rester dans le cercle nîmois, Germer-Durand est leur héritier tout en appartenant à la première génération des archéologues du Gard, par l'attention qu'il a portée aux vestiges matériels comme signes des civilisations du passé (Roure 2013).

- 9 Vers 1860, afin d'encourager la conservation du patrimoine archéologique, l'Académie offre à ses frais une médaille d'or, d'argent ou de bronze à toutes les personnes qui donnent des vestiges antiques au musée. Ces médailles peuvent aussi être offertes en hommage ou reconnaissance pour services rendus. La cotisation est alors de 20 F pour les académiciens et de 10 F pour les associés. Pendant quelque temps, un jeton de présence de 2 F (9/10^e d'or) est établi pour les académiciens résidents qui assistent aux vingt séances annuelles, soit 40 F par an.
- 10 En 1868, l'Académie de Nîmes innove en patronnant les fouilles de l'oppidum des Castels à Nages, au-dessus de la plaine de la Vaunage et à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de Nîmes. Les résultats de ces fouilles, financées par le département pour étudier ce témoin du passé « pré-romain » du « pays de Nîmes », sont publiés en 1870 dans ses *Mémoires* (Académie de Nîmes 1982 : 22).
- 11 Cette vénérable académie consacre toujours une part de son activité aux recherches archéologiques mais elle reste à l'écart du dynamisme de la préhistoire, soutenue par des sociétés plus récentes, celle d'Alès notamment. Ainsi, en 1869, c'est dans les *Mémoires de la Société scientifique et Littéraire d'Alais* que paraît le compte-rendu des fouilles de la grotte chalcolithique des Morts de Durfort : la jeune société, qui vient « d'acquérir le droit des fouilles », en a confié la direction aux préhistoriens Paul Cazalis de Fondouce et Jules Ollier de Marichard (1824-1921) (Hugues 1966).
- 12 Toutes les sociétés savantes contribuent de manière importante au financement de l'archéologie en soutenant des publications qui diffusent les données, définissent les groupes culturels, valident les systèmes chronologiques. Le désintérêt qu'elles manifestent envers l'archéologie au début du xx^e siècle va avoir quelques conséquences : faute de crédits, Gabriel Carrière, alors conservateur du musée archéologique de Nîmes, ne pourra faire éditer sa carte des sites préhistoriques du Gard.
- 13 On voit à travers cet exemple que les conservateurs de musée deviennent de véritables animateurs de la recherche archéologique. À Nîmes, ce rôle est assuré par Félix Mazauric. Successeur de Gabriel Carrière au musée, il est l'archéologue le plus éminent de l'époque dans la région nîmoise. De 1906 à 1918, il rédige une sorte de chronique annuelle des principales découvertes sous le titre « Recherches et acquisitions du musée archéologique de Nîmes ». On y trouve la mention de tous les sites qu'il visite et l'inventaire des centaines d'objets qu'il réussit à faire entrer dans les collections du musée en relançant le système des médailles de l'Académie de Nîmes pour susciter des dons – aucun prix d'achat n'est jamais mentionné. En 1908, il inspire à l'Académie un questionnaire qu'elle adresse à tous les instituteurs du Gard sur les curiosités archéologiques de leur commune (Mazauric 1908 : 26).
- 14 En 1919, la création de l'École antique de Nîmes s'accompagne de celle d'un bulletin qui devient rapidement un support important de diffusion pour les recherches archéologiques gallo-romaines. Ce bulletin, suspendu en 1944 faute de moyens, reprend

en 1966 grâce aux revenus d'un legs fait à l'École antique par un de ses fondateurs, l'archiviste Édouard Bligny-Bondurand (1845-1931).

- 15 Dans cette seconde moitié du ^{xxe} siècle, le financement de l'archéologie bascule peu à peu dans le giron des instances nationales, après une période de latence où les fouilles ne reçoivent aucun soutien. Il en va ainsi, par exemple, des recherches menées par Maurice Aliger (1913-1993) sur le site de l'oppidum de Nages entre 1958 et 1962, avec les seules ressources des villageois amoureux de leur patrimoine.
- 16 La situation change à partir de 1963, quand Hubert Gallet de Santerre (1915-1991), professeur à l'Université de Montpellier et directeur des Antiquités historiques du Languedoc-Roussillon, alloue une subvention annuelle de 500 F, qui passe à 600 F entre 1967 et 1969. L'arrivée de Guy Barruol à la direction des Antiquités historiques et celle de Michel Py à la direction des fouilles se traduisent par une croissance exponentielle des financements : 1 000 F en 1970 ; 5 000 F de 1971 à 1976 ; 14 200 F en 1977 ; 7 000 F en 1978 ; 10 000 F en 1979 ; 15 000 F en 1980 et 20 000 F en 1981 – auxquels s'ajoutent respectivement 30 000 F et 40 000 F pour les travaux mécaniques de dégagement¹. Au début des années 1980, le chantier de Nages est le mieux doté du Languedoc. Après la clôture des fouilles, la région l'a doté, en 1983 et 1984, de 100 000 F et 40 000 F pour les travaux de consolidation des vestiges.

Ensérune

- 17 Le cas d'Ensérune est l'un des mieux documentés de la première moitié du ^{xxe} siècle, grâce à un long article de Félix Mouret présenté en 1934 à la Société archéologique de Béziers pour le centenaire de sa création (Mouret 1934).
- 18 Situé à quelques kilomètres à l'ouest de la ville de Béziers, l'oppidum protohistorique a été repéré dès le milieu du ^{xix}e siècle par l'abbé Giniès, curé à la curiosité éclectique qui devient correspondant de la Société archéologique de Béziers très vite après sa création, en 1834. « Jeune, actif, passionné pour l'histoire de sa petite patrie, l'Abbé Giniès ne tarda pas à s'intéresser aux antiquités de la haute colline toute voisine [qu'il appelle] son musée en plein-vent ». En 1861, il publie quelques notes dans sa *Chronique de Montady* et explique : « Dans mes promenades à l'entour de mon clocher, visiteur curieux et questionneur, je consulte hommes et choses, les vieillards qui sont la mémoire des peuples, [...] les papiers enfumés, et les vieilles ruines ». Son intérêt pour le site s'accroît au fur et à mesure de ses recherches ; il va régulièrement observer les vestiges et récolter des antiquités : « Il ne se contente pas de fouiller le sol ou d'observer les décombres qui le recouvrent, il consulte aussi les vieux manuscrits de nos archives et constate qu'ils ne parlent en cet endroit depuis le Moyen Âge que d'amoncellement de ruines... » (Mouret 1934 : 46-48).
- 19 En 1904, le grand préhistorien Émile Cartailhac (1845-1921) visite l'oppidum et observe les nombreuses céramiques présentes à la surface de la colline. Il en informe par lettre Félix Mouret, propriétaire d'un important domaine viticole à Vendres. Ce docteur en droit qui lit le grec et le latin dans le texte se passionne pour l'Antiquité depuis qu'il a découvert une nécropole et une villa romaines dans ses terres, en 1895. Cartailhac l'a d'ailleurs fait entrer comme correspondant à la Société archéologique du Midi de la France, dont il est lui-même secrétaire.

- 20 La lettre de Cartailhac pousse Félix Mouret à acheter une vigne au sommet de la colline. Une fois achevés les travaux agricoles, il fait arracher les plus beaux plants et fouiller la parcelle par ses ouvriers : en propriétaire viticole expérimenté, il comprend que les vignes poussent mieux dans les *loculus* des tombes remplies de bonne terre organique (Mouret 1934 : 50). En juin 1916, il convie Cartailhac à venir fouiller avec lui sa nécropole ; le Toulousain repart ébloui par la qualité et la quantité des céramiques retrouvées, en particulier celles d'origine grecque, et en avertit Edmond Pottier (1855-1934), alors conservateur du département des antiquités orientales et des céramiques antiques du musée du Louvre. Celui-ci est membre de l'Institut et, au cours de la séance du 15 septembre 1916, il communique à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres une note de Félix Mouret présentant les découvertes faites à Ensérune. Les informations sont si spectaculaires qu'elle organise, dès le mois d'octobre, une commission spéciale réunissant Edmond Pottier, accompagné de son épouse, et Salomon Reinach (1858-1932), conservateur du musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye. Dès le mois d'octobre, ils retrouvent à Ensérune Émile Cartailhac, venu de Toulouse, et Michel Clerc (1857-1931), directeur du musée archéologique de Marseille (Gran-Aymerich 2007 : 708). Les savants visitent les différents chantiers de fouilles de Mouret à Vendres et à Ensérune, où les ouvriers dégagent de nouvelles tombes sous leurs yeux (Mouret 1934 : 53). Pottier et Reinach ont remarqué en particulier, dans la collection de vases exposés chez Mouret, une coupe attique de grande qualité appelée depuis « coupe de Meidias » : « un spécimen de ce genre tranche sur l'ensemble des autres vases d'exportation, d'un style rapide et négligé. C'est le joyau de la collection Mouret, et nous pensons que c'est la plus belle peinture grecque qu'on ait jusqu'à présent trouvée sur le sol de France » (Pottier & Reinach 1916 : 480). Dès lors, Ensérune acquiert une renommée importante dans le milieu scientifique français : on ne pensait pas jusqu'alors possible que la France livre d'aussi importants témoignages de l'art grec. En 1926, Edmond Pottier signe la préface du volume du *Corpus Vasorum Antiquorum* que Félix Mouret consacre aux vases d'Ensérune, quelques années seulement après l'achat du site par l'État à la suite d'une série d'épisodes assez piquants.
- 21 En 1922, M. Maux, propriétaire des parcelles qui n'appartiennent pas encore à Félix Mouret, annonce son intention de les vendre avec la maison qu'il a fait construire au sommet de la colline. Mouret, ne pouvant acquitter la somme demandée, fait appel à Edmond Pottier qui cherche d'abord un riche mécène puis, en désespoir de cause, se tourne vers l'État en s'adressant au directeur du ministère des Beaux-Arts. Julien Berr de Turique (1863-1923), inspecteur général des Monuments historiques, est envoyé sur place pour négocier avec le propriétaire. En premier lieu, il présente une proposition de fermage : 12 000 F pour explorer le sol, les éventuelles découvertes revenant au propriétaire ; au cas où le gisement se révélerait intéressant, l'État envisagerait d'acheter les vestiges retrouvés à un prix plus ou moins élevé, en fonction de leur qualité. M. Maux refuse et exige 250 000 F, M. Berr de Turique en propose 100 000, Maux menace de vendre à des Anglais ou à des Suisses... C'est alors que Félix Mouret intervient et souligne la valeur de la maison, susceptible d'être transformée à moindre coût en maison de fouilles pour de futures campagnes et surtout en musée de site, à l'exemple de ce que la France a fait à Delphes quelques décennies plus tôt. Il ajoute qu'il fera don à l'État de sa propre parcelle de vigne. Berr et Maux transigent donc à 200 000 F. L'acte notarié est signé le 11 août 1922, il inclut le don de la parcelle appartenant à Mouret, en lui réservant toutefois l'usufruit du terrain et la propriété des trouvailles.

Le 20 février 1923, un décret du président de la République valide ces actes et le directeur des Beaux-Arts autorise Félix Mouret à faire des sondages sur le plateau – fouilles qu'il effectue à ses frais (Mouret 1934 : 54-55).

- 22 En 1928, les recherches reprennent sous la direction de l'abbé Sigal, qui est son collaborateur de longue date et auquel il souhaite transmettre le flambeau. Comme les terrains appartiennent à l'État, un contrôle des travaux est mis en place : Ensérune devient le premier chantier archéologique national mis sous le patronage de la Commission des monuments historiques (CMH) représentée par l'architecte en chef Jules Formigé (1879-1960), nommé « Inspecteur des travaux » sur la recommandation d'Edmond Pottier.
- 23 Mouret continue à fournir un soutien matériel et Pottier à rendre compte des résultats des fouilles devant l'Académie. Tous deux vont s'unir pour défendre le classement d'Ensérune comme « premier gisement archéologique de France ». Ce projet, qui aboutit en janvier 1936, implique que les fonds de la CMH lui sont accordés en priorité et de façon très large.
- 24 Mouret donne des chiffres très précis dans sa présentation de l'histoire des fouilles d'Ensérune pour le centenaire de la création de la Société archéologique de Béziers. En 1929, la CMH alloue 30 000 F pour les fouilles auxquels s'ajoutent 3 000 F par an pour l'abbé Sigal, au titre de directeur technique. Celui-ci dirige une équipe d'ouvriers avec l'aide d'un contremaître. À partir de 1930, 40 000 F sont alloués aux fouilles pour des campagnes de deux mois par an, avec 30 ouvriers à la veille de la guerre. L'État consacre par ailleurs 150 000 F à la transformation du premier étage de la villa en musée national et 120 000 F à l'achat de nouveaux terrains sur les pentes septentrionales et méridionales de la colline ; une somme d'environ 260 000 F est également prévue pour la réalisation d'une route desservant le site (Mouret 1934 : 58).
- 25 En 1941, le musée est aménagé et un droit d'entrée cautionne sa qualité de musée national. Jusqu'en 1985, le conservateur en est l'abbé Joseph Giry, qui a d'abord assisté l'abbé Sigal avant d'assurer la conduite des travaux sur le terrain sous le patronage de deux professeurs d'archéologie de l'Université de Montpellier : Jean Jannoray (1909-1958), de 1942 jusqu'à sa mort accidentelle, puis Hubert Gallet de Santerre jusqu'en 1967.

Mailhac

- 26 À la même époque, à quelques kilomètres d'Ensérune, au-dessus de Narbonne, un autre site fondamental pour le développement de la protohistoire languedocienne est exploré avec des moyens bien différents : il s'agit de l'oppidum du Cayla à Mailhac dans l'Aude, inventé par Odette (1915-2012) et Jean (1917-2009) Taffanel et fouillé par eux, de manière discontinue, entre 1931 et 1982.
- 27 Ces enfants d'une modeste famille paysanne se passionnent rapidement pour les poteries déterrées par leur charrue en 1929, au lieu-dit Saint-Martin. J. Laurent-Mathieu, président de la Société d'études scientifiques de l'Aude, souligne l'intérêt de leurs découvertes. Ils visitent les fouilles d'Ensérune et Félix Mouret leur conseille, avant tout, de ne pas commettre les mêmes erreurs que lui, manifestant ainsi la conscience qu'il a acquise de la perte d'informations occasionnée par ses « moissons » de vases sans enregistrement du contexte des tombes. Il connaît leurs faibles ressources

et vient prendre des photographies pour eux à Mailhac. Les Taffanel interviennent pendant les labours ; ils marquent les zones présentant une concentration de vestiges et ouvrent des sondages quand la terre est laissée au repos, avec l'accord des cultivateurs puisqu'ils enlèvent les pierres gênant le travail agricole.

- 28 Odette Taffanel racontait souvent que, pour s'offrir le *Manuel* de Déchelette, ils ont d'abord élevé des lapins, qu'ils ont vendus pour acheter un chevreau, qu'ils ont vendu pour acheter le manuel... Tel fut le point de départ de la constitution de leur bibliothèque (Taffanel 1965 : 21 ; Huser 1993 : 101). Après une série de contrats de recherche pendant une dizaine d'années, Odette Taffanel est entrée comme chercheur au CNRS sur proposition de Jean Jannoray, au vu de ses nombreuses publications. Durant toute leur vie, elle et son frère ont exploré les sites archéologiques de Mailhac et de ses environs : l'oppidum du Cayla, les nécropoles à incinérations du Moulin, de Grand Bassin, de Las Fados, des sépultures isolées. Ils ont dû vendre leurs biens de famille, maisons et vignes, pour pouvoir acquérir les parcelles contenant les tombes à fouiller, et acheter l'ancien pensionnat Saint-Joseph, aux bâtiments suffisamment grands pour abriter tout le matériel récolté. L'ensemble a été donné à l'État.
- 29 Au sein d'une même région, à quelques dizaines de kilomètres de distance, on observe ainsi une archéologie à plusieurs vitesses, l'ampleur des moyens n'étant pas corrélée à l'efficacité ni à la rigueur scientifique, et inversement.

BIBLIOGRAPHIE

L'Académie de Nîmes 1982. *L'Académie de Nîmes (1682-1982). Documents réunis à l'occasion du tricentenaire de sa fondation*. Ville de Nîmes, musée des Beaux-Arts, 109 p. [http://academiedenimes.org/_/historique/origine].

GRAN-AYMERICH É. 2007. *Les chercheurs de passé. 1798-1945. Aux sources de l'archéologie. Naissance de l'archéologie moderne. Dictionnaire biographique d'archéologie*. Paris, CNRS éditions, 1 271 p.

HUGUES C. 1966. « Les étapes de l'archéologie préhistorique dans le Languedoc oriental », *École antique de Nîmes, Bulletin annuel*, nouvelle série, n° 1 : 51-73

HUSER A. 1993. *Histoire d'un site, histoire d'une discipline : un siècle de fouilles à Ensérune, oppidum préromain...* Mémoire de maîtrise sous la direction de Paul Boutié, Université de Montpellier, 116 p.

MAZURIC F. 1906-1918. *Musées archéologiques de Nîmes. Recherches et acquisitions*. Nîmes, 8 vol.

MOURET F. 1934. « Historique d'Ensérune. Gisement archéologique », *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers (Hérault). Fêtes du Centenaire 1834-1934*, vol. 49 : 46-62

POTTIER E. & REINACH S. 1916. « Rapport de MM. Pottier et Salomon Reinach, membres de l'Académie, sur les fouilles d'Ensérune, près de Béziers », *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 60-6 : 469-484.

ROURE R. 2013. « De la Préhistoire à la Protohistoire dans le Gard », *Documents d'archéologie méridionale*, 33 (2010) : 223-230.

TAFFANEL O. et J. 1965. « Être archéologue ce n'est pas toujours facile... », *Archéologia*, n° 3, mars-avril : 19-23.

VEYRAC A. 1996. Historique des recherches et présentation de la documentation, in : J.-L. FICHES & A.VEYRAC (dir.), *Carte archéologique de la Gaule : Le Gard*, Nîmes (30/1) : 61-88.

NOTES

1. Informations données par Michel Py que je remercie chaleureusement (les données sont précises à partir de 1977).

RÉSUMÉS

Le Languedoc a connu une activité archéologique relativement précoce. Le riche patrimoine romain et protohistorique de la région a rapidement attiré l'attention des savants et des passionnés, le plus souvent sous le couvert des Sociétés savantes locales. En ce qui concerne le financement des recherches archéologiques, la situation est très contrastée mais certains cas sont bien documentés. Cet article présente tout d'abord la région nîmoise, puis le cas exceptionnel du site d'Ensérune (Hérault) et en contrepoint les recherches faites à Mailhac (Aude).

Archaeological investigations in Languedoc took place very early. The abundant Roman and Protohistoric remains of the region early attracted the attention of scholars and passionate, most often under the direction of the local learned societies. With regard to the financing of archaeological research, the situation is very contrasting but distinct cases are well documented. This paper first presents the area surrounding Nîmes, then the exceptional case of the site of Ensérune (Hérault) and counterbalances the research performed at Mailhac (Aude).

INDEX

Mots-clés : académie de Nîmes, Ensérune, oppidum

Index géographique : Languedoc, France, Mailhac, Nages (commune)

Keywords : Academy of Nîmes, Ensérune, Mailhac, oppidum, Nages

AUTEUR

RÉJANE ROURE

UMR 5140 Archéologie des sociétés méditerranéennes, Université Montpellier 3,
rejane.roure@univ-montp3.fr